

BIBLIOGRAPHIE

BULLETIN CRITIQUE

THÉORIE ET MÉTHODOLOGIE.

CH. BOURDEL, **La Science et la Philosophie**, Paris, Colin, 1903, 198 pp. in-18. — La philosophie de la science contemporaine n'est pas faite, la philosophie de l'action pas davantage. Les systèmes dits scientifiques n'ont plus guère crédit ; la philosophie proprement dite se tait, et semble résignée à passer la main à la science. La synthèse qui formulera le sens des efforts multiples et dispersés de la pensée actuelle n'est pas née. Des philosophes, inquiets de cette anarchie, croient devoir, de loin en loin, rappeler au public qu'il y a une philosophie, que sa mission est restée la même que par le passé, qu'elle doit fournir à l'humanité des *principes*. M. Bourdel est de ceux-là. Il reprend les objections classiques faites contre la prétention de la science à résoudre les problèmes fondamentaux posés par la nature et la vie. Il affirme contre la science le droit de la conscience. Je ne crois pas, comme M. B., que le problème philosophique se pose aujourd'hui dans les mêmes termes qu'il y a une trentaine ou même une vingtaine d'années, ni qu'il puisse se résoudre aussi simplement. La science nous apparaît autre qu'à Spencer et la philosophie autre qu'à M. Ravaisson. Mais je crois, comme M. B., que ni la science ni les systèmes scientifiques ne sont la philosophie, et qu'il y a place encore pour une philosophie. Peut-être n'est-il pas inutile de le rappeler. M. B. le fait dans une langue simple et vivante, et il exprime sa conviction avec un accent de sincérité qui émeut. — F. R.

PAOLINO BARBATI, **Gli studi di Psicologia e la Storiografia**, *Appunti*; Napoli, 1903, 36 p. — Après avoir constaté que la méthode historique a profité du progrès de toutes les sciences modernes, M. Paolino Barbatì a essayé de faire sa place dans la méthode historique à la psychologie individuelle et à la psychologie sociale. Sa dissertation, bien construite et bien conduite, aboutit à nous faire considérer l'histoire comme le produit de l'activité de l'homme « en tant qu'être social ». — P. S.

Dott. RINALDO NAZZARI, *La polemica leopardiana e G. Leopardi, Studio critico*; Roma, 1903, 72 p. — M. le docteur Nazzari a voulu défendre le poète Leopardi contre les théories de MM. Patrizzi et Sergi, qui, l'un plus, l'autre moins, et avec des arguments différents, voient en lui un « dégénéré intellectuel ». Il me paraît avoir assez heureusement réfuté certaines de leurs affirmations. Il n'admet point, et je trouve qu'il est tout à fait dans son droit, que l'on identifie le pessimisme en général et le pessimisme leoparden en particulier avec la neurasthénie. Il est trop facile, en vérité, de déclarer avec Nordau que l'optimiste est l'homme sain, tandis que le pessimiste est le malade ! Le pessimisme peut être — et ce fut le cas pour Leopardi, — « un fait psychique d'ordre supérieur », et dont sont incapables les esprits vulgaires. Il est à noter, d'ailleurs, qu'on rencontre des pessimistes parmi les jeunes gens les plus valides et les moins suspects de faiblesse nerveuse, tandis que des vieillards débiles sont des optimistes convaincus. De même aussi M. Nazzari pense avec raison que c'est abuser des mots que de refuser aux « négations » de Leopardi la valeur de jugements raisonnés. Il y a, dit-il, un acte intellectuel aussi positif dans la négation que dans l'affirmation. De même enfin est-il juste de considérer comme des déséquilibrés ceux qui réfléchissent sur l'absolu, sur l'infini, et qui concluent à la vanité de toutes choses ? La critique lombrosienne chante, en vérité, victoire un peu trop tôt. L'ingénieuse théorie de *l'amblyopie mentale* est loin de tout expliquer et de tout éclaircir. Assurément la critique *psycho-anthropologique* a fait des découvertes, et M. Nazzari ne lui dénie point son hommage, mais à la condition qu'elle n'ait pas la prétention de se substituer à l'autre critique, à l'ancienne critique, à celle de F. de Sanctis ou de Carducci qui n'avaient peut-être pas tort d'admirer dans le poète de Recanati « un sens de la nature », une « fantaisie » et une « invention » qu'on lui refuse tout net aujourd'hui. — PAUL SIRVEN.

HISTOIRE GÉNÉRALE ET HISTOIRE ÉCONOMIQUE.

MAURICE WILMOTTE, *La Belgique morale et politique (1830-1900)*, Paris, Colin, 1903, 351 pp. 18°. — Imbu d'idées libérales, mais esprit moderne et résigné aux conquêtes nécessaires du socialisme, M. Wilmotte avoue n'être pas l'historien impartial « des événements et des hommes d'hier et d'aujourd'hui ». Il mêle, assez discrètement au reste, « la discussion à l'étude des choses de sa patrie ». Un souffle de vie parcourt son livre ; et nous ne pouvons pas, en dépit de ses avertissements, nous empêcher d'admirer ses efforts vers l'équité.

M. Wilmotte a divisé son ouvrage en trois parties. Les deux plus importantes, de beaucoup, sont intitulées : « Le passé libéral » et « Le présent catholique ».

Cette division présentait l'inconvénient de confondre l'histoire de ce

pays avec celle de l'un ou l'autre des partis dominants. L'auteur l'a aggravé en exposant l'histoire du parti libéral et, par là, de la Belgique même pendant 50 ans, sous forme biographique : il a résumé cette histoire en trois hommes, Rogier, Frère Orban et Bara.

Ce triple exposé des mêmes événements met dans cette première partie quelque confusion ; on pourrait même y relever quelques redites.

La biographie de Rogier, pour laquelle l'auteur a beaucoup emprunté au livre de M. Descailles, est consciencieuse et intéressante. Nous ferions les mêmes éloges des deux autres. M. Wilmotte, libéral, mais selon la nouvelle formule, se trouvait bien placé pour apprécier impartialement le libéralisme peu démocratique de ces grands doctrinaires. Peut-être aurait-on pu demander à ces chapitres plus de relief et de mouvement.

La seconde partie, à notre sens la plus substantielle, offre un résumé assez complet de la vie politique, sociale et même coloniale de la Belgique durant ces vingt dernières années. L'auteur les a vécues ; et ces pages sont particulièrement vivantes.

Un premier chapitre présente le tableau de l'œuvre du parti clérical tant au point de vue social que légal. On y voit dans quel réseau d'associations diverses le parti prêtre a su emmailloter la nation. L'enseignement est devenu, en fait, son domaine exclusif. — Puis ce sont les conflits de langues française et flamande qui menacent de tourner en conflit de races. Nous assistons à la renaissance du dialecte wallon. Enfin, un court exposé d'histoire littéraire belge, pour ces langues et dialectes divers, termine le chapitre.

Voici maintenant l'histoire du Congo. — L'auteur, admirateur enthousiaste de Léopold II, fait dès le début une longue et inutile digression sur la traite des noirs et l'état antérieur de l'Afrique, qui semble d'avance répondre à de certains reproches. Ce n'en est pas moins un récit détaillé et intéressant de cette entreprise hardie. — Enfin un rapide exposé des diverses réformes électorales dont le souvenir est encore présent en France termine cette seconde partie.

Dans une troisième partie, assez courte, intitulée : *L'avenir socialiste*, l'auteur se targue d'une certaine impartialité vis-à-vis de Vandervelde et Anseele, mais il se montre sceptique à l'endroit des doctrines, et certaines pages ne sont plus que d'un polémiste. Il mentionne brièvement les coopératives et mutualités socialistes, et semble attendre, avec confiance, et même espoir, l'arrivée aux affaires d'un parti ouvrier assagi, mitigé et devenu demi-conservateur.

En résumé, ce livre, un peu décousu et dont certaines parties, si nous avons bonne mémoire, avaient déjà paru en des revues, constitue un bel effort pour résumer l'évolution passée et présente des partis belges ; et ceux qui s'intéressent à ce glorieux petit pays ne peuvent se dispenser d'en prendre connaissance. La langue, simple, naturelle et assez littéraire, n'est que rarement obscure. Peut-être pourrait-on regretter que les quelques notes bibliographiques au bas des pages ne soient pas plus copieuses.

Une préface de M. Faguet n'ajoute rien au grand intérêt de ce livre. —
A. FERRY.

G. WEULERSSE, *Le Japon d'aujourd'hui*. — Paris, Colin, 1904, 364 pp. 18°. — Voici sur ce pays, en perpétuelle évolution depuis trente ans, un nouveau livre fort intéressant. — M. Weulersse n'a séjourné que quelques mois au Japon, mais sa documentation semble riche et précise ; au reste, il est curieux de constater, que, sur presque tous les points, ses conclusions sont identiques à celles de MM. Dumolard (1903) et Bousquet (1877) (pour ne citer que ces auteurs) qui, tous deux, fonctionnaires aux gages du Japon, furent à même d'étudier de près le gouvernement du Mikado.

Les deux premiers chapitres ne sont que des notes de touriste et des descriptions pittoresques et vivantes de la nature et des villes japonaises. Déjà, nous entrevoyons l'influence de la nature du sol sur l'art comme sur l'âme japonaise. La langue est colorée et, par endroits, quelque peu recherchée.

Le troisième chapitre montre ce qu'entraîne encore d'antiques débris le courant de civilisation moderne du nouveau Japon. C'est une série de contrastes inattendus et pittoresques ; c'est aussi une introduction aux études sociales des chapitres suivants. Dans ceux-ci nous entrevoyons les causes de grandeur et de décadence du Japon. L'immense orgueil qui, à leurs débuts, avait si bien inspiré les Japonais, par ses excès même, les perd. Un nationalisme étroit les pousse à emprunter à l'étranger ses machines, ses secrets, mais les empêche d'en pénétrer l'esprit et d'en assimiler les méthodes.

Étudiants comme professeurs n'ont pas d'esprit scientifique ; l'œuvre de l'enseignement, que l'auteur, professeur lui-même, s'est complu à décrire, en des pages abondantes en renseignements précis, est viciée par les mêmes défauts. Tout n'est que façade ; l'étude des civilisations occidentales et orientales fait éclater les cadres des programmes trop surchargés. Enfin, le corps enseignant, trop peu payé et trop peu nombreux, n'est pas à la hauteur de sa tâche. La même impuissance de l'esprit japonais à s'assimiler nos méthodes scientifiques fait évanouir le spectre du péril jaune japonais.

Somme toute, ce livre, d'un auteur qui semble s'être entouré de toutes sortes de documents, intéressera vivement quiconque se préoccupe de ces questions d'Extrême-Orient où semblent devoir se débattre les conflits de l'avenir. — A. FERRY.

W.-E. LINGELBACH, *The internal organisation of the merchant adventurers of England*. Philadelphie, 1903, 56 p. in-8. — Ce mémoire, présenté en 1902 à la *Royal Historical Society* de Londres, est une étude intéressante et consciencieuse de la grande corporation privilégiée des *merchants à l'aventure*, qui, jusqu'au milieu du xvii^e siècle, eut une influence considérable sur le développement du commerce extérieur de l'Angleterre. M. Lingelbach, quoiqu'il se soit proposé uniquement d'en décrire l'organisation extérieure, a eu l'occasion de traiter, en passant, certains points de son histoire qui ne sont pas sans intérêt pour l'his-

toire générale. Il insiste avec raison sur le caractère national de cette association qui ne semble pas avoir jamais reposé sur des bases municipales — comme tant d'autres institutions du Moyen Age — et qui, d'autre part, a toujours exclu l'élément étranger. Parlant de la richesse et de l'influence des *merchant adventurers*, M. Lingelbach attire notre attention sur le rôle commercial joué, de très bonne heure, par une partie de la *gentry* anglaise : c'est bien avant le XVIII^e siècle que, comme le remarquait De Foe, « le commerce a cessé d'être incompatible avec l'état de gentilhomme ».

La documentation est excellente — on souhaiterait peut-être plus de précision dans certaines indications bibliographiques¹. — La méthode est sûre et aboutit à des conclusions originales : citons, par exemple, la discussion des textes relatifs au siège du gouvernement central qui était, comme le démontre M. Lingelbach, situé hors d'Angleterre, à Hambourg, puis à Anvers : cette république commerciale plaçait, comme la Russie de Pierre le Grand, sa capitale sur ses frontières. Il serait à souhaiter que M. Lingelbach pût reprendre, dans un cadre plus vaste, l'étude qu'il a commencée avec tant de soin. L'Université de Philadelphie, dont il a été l'élève, peut se féliciter de produire, à défaut de thèses aussi volumineuses et encombrantes que les nôtres, de ces travaux limités, précis et sérieusement traités par lesquels s'affirment les progrès de l'école américaine. — P. MANTOUX.

1. Pamphlets cités sans date ni lieu d'impression, p. 55.
